

Au pays du silence *Littoral* de Wajdi Mouawad

Marie-Claude Loiselle

Numéro 119, octobre–novembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6800ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (2004). Compte rendu de [Au pays du silence / *Littoral* de Wajdi Mouawad]. *24 images*, (119), 12–13.

Littoral de Wajdi Mouawad

Au pays du silence

par Marie-Claude Loisel

C'est fort de son expérience au théâtre que Wajdi Mouawad aborde aujourd'hui le cinéma en portant à l'écran une de ses propres pièces, *Littoral*, qu'il avait montée au Théâtre de Quat'Sous en 1997. Cet auteur n'est pas du genre à appliquer des recettes et, s'il affronte ici un langage nouveau pour lui, ce n'est certainement pas pour demeurer sur les chemins qu'il a déjà foulés mais au contraire pour partir à la découverte d'autres façons de faire résonner les questions qui l'habitent, en s'appropriant les moyens que lui offre le cinéma, en toute liberté. De là la force d'attraction de ce film, qui conserve encore en lui l'impulsion initiale qui avait rendu nécessaire, il y a près de dix ans, ce projet de création qui a

progressivement pris forme, se transformant, changeant de visage mais non pas d'âme. Le film qui à présent voit le jour livre un univers chargé d'énergie sensuelle, physique, porté par un sens du plan, de l'espace et du temps étonnamment assuré.

L'ouverture de *Littoral* nous fait d'emblée plonger dans un monde : un bruit de vagues se fond dans celui d'une tempête hivernale alors que cette nuit-là, un homme, que l'on ne sait pas encore être le père du personnage principal, semble assoupi sur un banc public, indifférent au froid. C'est dire que l'on oublie vite la lourdeur des deux séquences qui suivent, l'une où deux policiers annoncent à Wahab la mort de son père (situation qui sonne faux, platement filmée en champ-

contrechamp) et l'autre, celle du générique, faite de déambulations nocturnes sur fond de décors urbains exploités déjà cent fois dans le cinéma québécois depuis vingt ans. C'est bel et bien tout autre chose qui nous attend, le film trouvant peu à peu le ton juste pour prendre réellement toute sa densité dans la partie libanaise, alors que Wahab se rend vers la terre natale de son père pour l'y enterrer, partie qui représente tout de même la part essentielle de l'œuvre.

Littoral est entièrement composé de glissements, d'un temps vers un autre et d'un lieu vers un autre – parfois de façon superbe à l'intérieur d'un même plan –, de la vie vers la mort et de la mort vers la vie qu'elle engendre, du réel vers le rêve avec lequel il perd ses frontières. Si cette position précaire, instable, dans laquelle se tient le cinéaste lui fait quelquefois perdre pied l'espace de très brefs moments, il sait toujours rattraper la situation avec intelligence, au point même de nous faire éprouver quelque frisson d'émotion devant la justesse de ce qu'il met à nu. Or, ce qui détermine ce qui se passe là, à l'écran, se situe toujours fondamentalement ailleurs, dans un passé épars, une mémoire défaillante, une identité à reconstruire ou un rêve à assouvir. Ce qui pousse les personnages sur les routes : Wahab, Layal, Massi, Sabbé, Amé, Joséphine, vient de ces trous béants qu'à leurs yeux peut-être seul le mouvement peut parvenir à combler en les rapprochant de la lumière.

« Hommes, animaux à paroles, nous sommes otages du monde muet. » « Le monde muet est notre seule patrie. » En relisant au hasard ces phrases de Francis Ponge, elles paraissent superbement convenir à ce qui hante le cœur de l'œuvre de Wajdi Mouawad – quitte à les détourner légèrement de leur sens initial : cette lutte entre le silence et la parole qui nous ramène toujours inexorablement vers ce monde muet, le seul pays dont on ne peut s'exiler. Au-delà de soi et de la conscience que l'on a de sa propre petite histoire, l'histoire des autres – de tous

Fragments de paradis perdu.
Estelle Clareton dans le rôle de la mère.
Polaroids pris lors du tournage de *Littoral*.



les autres qui, réunis, forment l'Histoire – demeure une vaste contrée impénétrable que l'on s'invente à force de récits, une étendue sans mots, donc dénuée de sens, que l'on cherche à pénétrer pour lui en insuffler un coûté que coûte. Il y a de ce silence, profond et douloureux, dans *Littoral*, plus fort que toutes les paroles échangées par les personnages. Est-ce pour cela que le film laisse l'impression qu'il y a moins de dialogues qu'on en trouve en réalité? Il s'inscrit assurément sur un arrière-plan d'indicible : ce que les parents libanais n'ont pas voulu dire de la guerre à leurs enfants, ce qu'ils ont voulu que l'on oublie et ce que Wahab lui-même ignore de ses propres parents, de ses origines.

Mais il y a aussi le silence des choses mêmes, silence qui domine jusqu'au bruit du monde (ici le chant omniprésent et assourdissant des criquets) et de la musique pop que l'on met à la radio pour... combler le vide. Le grand silence du monde est plus fort que tout cela. Rares sont les films comme *Littoral* où une très forte présence de la bande musicale ne vient pas du coup tout écraser, ou alors suppléer à un manque, mais au contraire se fondre dans sa substance même. Certes, la limite est à certains moments dépassée (en quantité, mais surtout en intensité sonore), mais cela n'enlève rien à la richesse de l'univers musical créé, fait de pulsations, de distorsions, qui répond parfaitement aux vertiges intérieurs de Wahab. Ainsi, cette troublante musique exprime admirablement bien l'affrontement auquel on assiste entre cet implacable silence du monde et les bruits oppressants de l'âme du personnage.

Un constant rapport de tension existe aussi dans le film entre *ici* et *ailleurs*, passant d'abord par Wahab, qui cherche à faire sienne la terre libanaise de ses origines tout en ne cessant de se faire demander d'où il vient, et ses rencontres avec Massi, qui rêve d'un exil vers l'Amérique, et Layal, qui voudrait bien comprendre ce que veut dire être d'ici – du Liban – dans un pays qui a voulu tout oublier. Massi ne peut pas davantage être *d'ailleurs* que Wahab ou Layal parviennent à être *d'ici*. Et si, comme le dit Massi, le Liban c'était « n'importe où », un pays en lambeaux où « il n'y a plus rien », qui n'a plus de sens que dans l'imaginaire ou dans le rêve. Celui que fait naître une photo par exemple, où l'on voit les parents de Wahab partageant un moment de bonheur magique au bord de la mer, alors que lui n'existant

pas encore. Il n'en faut pas davantage pour que ce rêve et le désir de savoir soient plus forts que l'âpre réalité.

Mais toute cette quête du personnage pour se rapprocher de son père qu'il n'a pas réellement connu – hantée par la voix de celui-ci qui livre à son fils des bribes de la vérité qu'il devra recoller – est pourtant profondément marquée par la figure de la mère (rayonnante Estelle Clareton, d'une présence cinégénique redoutable), ange de lumière, spectre imaginaire vers lequel ce fils orphelin se projette sans cesse. Comment ne pas saisir que la rencontre devient enfin possible avec la *mère* par le fait même que cette route, qui a mené Wahab et ses compagnons de voyage à travers un pays aride et hostile, prend justement fin devant l'immensité accueillante de la *mer*? Par un montage qui recompose librement la durée, faisant fi superbement de la chronologie de ce moment qu'on peut imaginer tenir en une heure, entremêlant le réel et l'imaginaire jusqu'à opérer leur fusion totale et effacer ce cloisonnement

arbitraire qu'on leur impose, le film offre ici un moment d'ivresse et d'accomplissement que le spectateur ressent comme tel, éblouissant dans son élan à ressouder tout ce qui jusque-là demeurerait éclaté, épars et douloureux. Wahab renoue-t-il alors le lien qui le soude à la terre de ses origines? Du moins il recolle, en offrant à son père « la lumière de son pays », quelques morceaux de son identité et donne, sur fond d'azur marin, un sens au paradis (imaginaire) perdu qu'une simple photo avait placé au fond de lui.

Littoral est un de ces films, lumineux et nécessaires, qui lentement poursuivent leur chemin bien au-delà de leur durée. ■

Québec-France, 2004. Ré. : Wajdi Mouawad. Scé. : Mouawad et Pascal Sanchez. Ph. : Romain Winding. Mont. : Yvann Thibaudeau. Conception : Pierre-Jules Audet et Luc Boudrias. Mus. : Amon Tobin et Mathieu Farhoud. Int. : Steve Laplante, Gilles Renaud, Isabelle Leblanc, Miro (Lacasse), David Boutin, Pascal Contamine, Manon Brunelle, Estelle Clareton. 96 minutes. Couleur. Prod. : Brigitte Germain pour EGM Productions. Dist. : TVA Films.

